



NANO  
SHABTAÏ

Le livre  
des  
hommes

roman traduit de l'hébreu  
par Rosie Pinhas-Delpuech

ACTES SUD





“Lettres hébraïques”  
série dirigée par Rosie Pinhas-Delpuech

Titre original :  
*Sefer Hagvarim*  
Éditeur original :  
Keter, Jérusalem  
© Nano Shabtaï, 2015

Illustration de couverture : © Orit Fuchs

© ACTES SUD, 2021  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-14425-8

NANO SHABTAÏ

# Le Livre des hommes

roman traduit de l'hébreu  
par Rosie Pinhas-Delpuech

*ACTES SUD*



J'ai lu *L'Art d'aimer* d'Erich Fromm  
J'ai lu *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq  
Et j'étais triste, désespérée et très nostalgique.  
Alors j'ai écrit un petit livre pour exprimer ma détresse  
Détresse de l'époque et détresse d'une femme  
Détresse de l'instant et détresse de l'heure  
Détresse de l'horloge et détresse de l'âme.  
Ne lui mettez pas de "like"  
Ne lui mettez pas de  
"love"





## LES HOMMES COMME ÊTRES HUMAINS

Les hommes sont des humains. Les humains sont une variété d'animaux, mais on dit qu'ils sont plus évolués. À vrai dire, les hommes sont parfois très poilus, mais jamais autant que les chiens. D'ailleurs les chiens ne s'habillent pas, sauf peut-être les caniches. De plus, les humains ont des noms. Les animaux n'en ont pas. Il existe des chiens avec des noms : Billy, Pluto, Remy, etc. Mais qui a donné des noms aux chiens ? Les humains, bien sûr. Sept ans de la vie d'un chien valent un an d'une vie humaine. Pour les chats, je crois que c'est huit. Une femme m'a dit que pour elle, sept ans d'une vie d'homme valent un an d'une vie de femme. Ce qui veut dire que si elle rencontre un homme de trente-cinq ans, par exemple, en fait il n'a que cinq ans. Et s'il a quarante-deux ans, ça veut dire qu'il a déjà six ans. Et ainsi de suite. Mais je pense qu'elle se trompe. Ce n'est pas vrai. Les hommes ont aussi des professions. Les animaux n'en ont pas. Avez-vous jamais rencontré une oie qui se dit pharmacienne ? Non. Mais un homme, oui. Un homme peut être pharmacien. Sur l'ordinateur, il y a un site destiné à des rencontres entre des hommes mâles et des femmes femelles. Et à côté de chaque photo d'homme, il y

a son métier : par exemple, pharmacien. Ou avocat. Ou officier funéraire. Et même, écrivain. Toute chose qui fait gagner de l'argent. Et on indique aussi le nom de l'homme, ou un nom qu'il s'invente, par exemple : "Hayim 2000", ou "Avi Alpha-Mail", ou "Franz Kafka", "Robert Walser". Il y a aussi des photos où les hommes sont représentés dans toute sorte d'activités : par exemple, ils se promènent dans la nature et allument un feu. Par exemple, sur la terre ferme, au sommet d'une montagne dans le désert, ou bien en mer, et même sous l'eau, et alors on voit l'homme en tenue spéciale, avec des lunettes et une combinaison noire moulante qui colle les poils et souligne son organe de reproduction, parfois il y a même des bandes fluos sur les côtés, peut-être pour éloigner d'autres animaux ou attirer des femelles, je ne sais pas trop. Parfois aussi, ils posent à côté d'un autre animal, par exemple un lion ou un éléphant. J'ai même vu un homme qui pilotait un petit hélicoptère. Il portait un casque et des lunettes spéciales. Et j'ai rencontré un homme qui avait tué un autre homme. Mais d'une autre meute que la sienne. On peut aussi parler avec eux. Ils savent des langues, et pas seulement l'hébreu. Pas seulement la langue maternelle. Les hommes sont des êtres humains.

## CON(MP)TEUSE D'HOMMES

Le premier s'appelait Guy.

Bidasse dans un champ de cornichons qu'il voulait m'enfiler comme un amoureux d'Amora. J'ai dit à Guy : minute, je veux qu'on attende. Combien ? m'a demandé Guy. J'ai répondu : un an, c'est tout. Au début, j'étais sage. Je voulais qu'on fasse connaissance. Mais Guy s'est retourné vers le mur. Je me suis dit, l'amour ne fait pas ça. Et je suis restée intacte. Guy est allé traire une vache.

Chez les scouts, j'ai aimé le moniteur des garçons, il a dit qu'il y avait de l'amour mais que ça ne se faisait pas, et son frère était le plus beau de tous les garçons, il est mort lors d'exercices militaires, ses parents ont couvert les murs de rideaux noirs, n'ont plus parlé aux proches ni aux lointains, lui-même a été placé en internat pour garçons, il ne voulait plus ni famille ni enfants, parfois il parlait de gens qui se prenaient en mains, et pendant trois longues années j'ai voulu le tenir entre mes mains vierges, faire entrer de l'amour dans ses yeux tristes sur fond d'eau sur fond de ciel, mais non, non, non, ça n'a pas marché.

Puis, j'ai rendu visite deux fois par semaine à un vieil artiste qui vivait à Jérusalem avec sa mère aveugle. Il me montrait des films. Un film gentil de Dušan

Makavejev, et un autre d'une femme noire avec un grand clitoris rose. Sa mère écoutait la radio à tue-tête dans la pièce voisine. Mais où était ma mère ?

Un artiste d'arts martiaux m'a donné un coup de pied. Un avaleur de feu a craché sur moi sa flamme. Il m'a dit que ce n'était que du sexe, de ne pas le regarder pendant, avec ce regard qui dit amour attende et ces choses-là, que si c'était pesant ça n'irait pas, ça m'a rendue triste mais auparavant l'OSM, l'officier de santé mentale, m'a dispensée de l'armée et de mon pucelage, il m'a collé l'étiquette de borderline et de confuse, sans voir le sang sur la housse, j'étais enfin libre et pas mineure, des boudins pendaient du plafond de sa cuisine avec des photos de famille, il m'a laissée essayer les patins de sa fille et m'a acheté un parfum Fragrance qui m'a inspiré trop tard une vengeance, mais j'étudiais le théâtre et les profs m'aimaient bien à cause de cet air triste et beau à la Tchekhov, je faisais semblant que c'était vrai, qu'ils obtiendraient ce qu'ils voulaient, que ce que je ressentais n'était rien, que ma tristesse était joyeuse. Et je leur ai lu les poèmes dans les hôtels de la rue Hayarkon et parfois à des carrefours parce qu'à la maison habitait l'épouse, mère de leur fille, et ils écoutaient, et j'ai appris les manières au lit et hors du lit et les bonnes manières des vieux et des maîtresses.

Et je voulais sortir de tout ça, alors j'ai rencontré des grappes de garçons tous beaux et forts, mais je me suis endormie dans la peau d'âne et j'ai oublié que je n'étais pas qu'un trou.

## ENCHANTÉ, CUL

Un type pas beau me voit au café. Il enseigne le cinéma dans une école arabe de Jaffa et dans une école de juifs à Jérusalem. C'est sûrement passionnant.

Qui sait ? La deuxième fois, je commande pour nous du cava en quantité et je paie. Je me fais le cinéma de la jeune dans un bain de bulles. Il me raconte qu'il est veuf depuis longtemps et j'ai l'impression qu'il n'a pas baisé tout ce temps. Je tends la main vers son pantalon et je découvre que c'est un grand homme.

C'est l'été. Il me raconte l'agonie de sa femme et s'envole pour la Turquie avec sa fille. Sur le site du "Troisième œil", j'emprunte en cachette l'unique film qu'il a fait et je découvre un chef-d'œuvre d'ennui grossier. Il existe un tel sous-genre.

Je refoule le film turc et réponds sur-le-champ à son invitation délicate, je me rends dans son appartement et découvre qu'en fait, il contient pas mal de livres. Je prends connaissance des étagères et me dis que je vais lui emprunter *Les Corrections* de Franzen, mais avant que j'aie le temps de m'approvisionner, l'homme commence à avouer son incapacité à lire.

Je suis contente de ne pas lui avoir offert mon livre pour ses vacances, parce que de toute façon

je n'ai pas beaucoup d'exemplaires. Je décide d'essayer le sexe débridé. L'homme a une manière spéciale de dire qu'à l'exception des dents, je suis toute entière tendre et ronde et que ce qui l'excite est l'association de sexe et d'intellect. Ce qu'il dit m'excite aussi. L'appartement poussiéreux et la chambre de sa fille inspirent de la pitié. L'homme a un côté humain. La pénombre de la chambre, à cause d'une ampoule grillée, est plutôt apaisante. La fraîcheur de la pièce, due à un climatiseur, est agréable. L'abandon à cet instant d'incertitude a une touche de vrai. Il y a quelque chose de désagréable à ce qu'il boussille ma robe, fourre vite son doigt dans mon cul sans s'être coupé les ongles et, aussitôt après, essaie d'enfiler le vrai truc.

Il y a quelque chose de très agréable à s'enfuir dans la rue en sanglotant jusqu'à la maison.

## LE POÈTE

### 1. Le poète entre dans mon appartement

Le poète a téléphoné pour dire qu'il avait entendu dire que j'étais une poule. J'ai haussé un sourcil téléphonique, puis j'ai compris que chacun de mes poèmes était un œuf en or. Cocorico ! Le poète en voulait un pour sa revue. Il lui manquait un œuf. Ou deux. Pourquoi pas. Nous nous sommes rencontrés sur l'avenue, à la manière des poètes, et après un bref échange, il a dit qu'il avait envie de pisser. Faute de choix, nous sommes montés chez moi. Il a regardé le tableau de l'adolescente accroché au mur, celui que j'avais peint à l'âge de douze ans au stage d'été du Musée d'Israël, et m'a demandé sur un drôle de ton : "C'est elle, l'enfant ?", je lui ai demandé quelle enfant, il a répondu avec dédain : *L'Enfant de fer*, mon recueil de poèmes. J'ai su aussitôt que je devais le chasser de l'appartement, mais la bouilloire a sifflé, ma coloc est revenue et nous sommes allés dans la chambre à coucher. Il a rejeté ses longs cheveux noirs en arrière et a dit que ma poésie est comme le crachat dont Kierkegaard dit que les lèvres du poète sont comme une rose et la blessure qui en sort est belle, comme chez moi : je saigne, mais

l'auditoire me boit en toute foi et lui aussi. Je voulais lui cracher à la figure. Mais il parlait et parlait et soudain il a brandi un disque du compositeur moderne et arrogant qui adorait les sons stridents : Stockhausen. *Stockhausen is a shmok hausen Stockhausen is a shmok hausen Stockhausen is a shmok hausen. Shtok\** !

Mais j'ai à peine mollement murmuré que je n'accordais pas tant d'importance à la poésie, que ma tante était ballerine, que j'avais su très vite que le vrai était dans le ballet, mais que mon oncle était mort\*\*.

Et le jour s'est levé, il paraissait brouillé, griffé, alors j'ai eu pitié de lui, je l'ai pressé contre un de mes tétons, j'ai caressé ses cheveux noirs et gras, léché ses blessures et ses deux couilles. Bien sûr, me suis-je dit, un jeune poète, qu'a-t-il d'autre dans la vie, et c'est ainsi que j'ai failli détruire ma propre vie. D'un coup d'un seul.

Parce que, après tout, il avait une bonne vie, non seulement à cause de ses parents qui le nourrissaient encore après la quarantaine, mais aussi parce qu'il savait tout sur tout. Par exemple que manger un faux-filet c'est vraiment faux, que manger du concombre est bon pour les membres, que le plus important est d'aimer la vache et de lui dédier des vers vaches. Et tout cela n'était pas de la méchanceté, mais comme on ne le publiait pas dans les journaux, il n'avait pas d'autre choix qu'être un rimailleur de nuit quand tous les chats sont gris.

\* *Shmok* signifie "con" en yiddish tout en désignant le sexe masculin. *Shtok* signifie en hébreu "tais-toi". (N.d.T.)

\*\* (C'est vraiment arrivé, j'ai cessé de danser et commencé à penser, et c'est bien dommage, vraiment.) (N.d.A.)



## 2. Le poète souffre

Le poète a collé mon corps contre le mur de chez moi, il a écrasé ma tête et serré mes bras de force dans mon dos :

Avoue que tu crois qu'il n'y a pas dans ce pays, fût-ce de près ou de loin, de meilleur poète ou poétesse que toi !

Il s'est approché encore plus, s'est infiltré dans mon con comme le dernier des réfugiés du Soudan.

Et sans comparaison aucune, son membre était minuscule, mais qui mesure, qui comp(n)te ? Sans doute pas le poète.

## UN JOUR J'AI RENCONTRÉ UN COUP DE VENT

Le coup de vent avait hérité de ses parents une florissante usine de prothèses de bras et de jambes, ce pour quoi il était bien arrimé au sol. Et c'est une bonne chose. Quiconque veut éclore et prendre son envol doit d'abord savoir se dresser. Être bien planté. C'est un principe de base du yoga et de tout enseignement qui se respecte. Le coup de vent m'a vue courir en tenue légère et fouler la ligne d'arrivée parmi les derniers au semi-marathon pour débutants dont tous les bénéfices sont reversés aux amputés. Il était venu représenter son usine et figurer dans le jury qui décernait des médailles aux gagnants. Mais en me voyant essoufflée et pantelante, comme si j'avais perdu un poumon dans la course, il a été soufflé et m'a proposé illico et sans vergogne de l'accompagner après la cérémonie dans son rez-de-chaussée climatisé et frais, pour m'abreuver et me reposer. Et comme j'avais chaud et soif, je n'ai pas dit non. Nous sommes montés dans une jeep confortable et parfumée, comme son propriétaire rose et moustachu. Il avait chez lui des clochettes éoliennes et des fossiles et, sans perdre de temps, il a glissé une main rapide et profonde dans ma culotte et comme j'étais déjà échauffée par la course, je n'y ai vu aucun mal,

au contraire. C'est ainsi que les choses devraient se passer. Le tout accompagné de propos sur l'adrénaline et les corps en chaleur, en sueur, et quelque peu magnétiques dans l'humidité de cette soirée d'été. Il avait un geste de la main efféminé, disgracieux, qui accompagnait une voix fine et un peu rauque, pour le reste il m'a semblé parfait, passionné, suceur, imitateur des joies des autres, comme par exemple : après le frayage qui a eu lieu dans son entrée rutilante, sous les yeux d'un vieux voisin éberlué, j'ai été conduite, effrayée, à moitié nue, tout droit sur son futon, dans le salon du vaste appartement où je me suis d'abord dressée sur les mains, puis sur la tête et j'ai même fait quelques joyeuses culbutes. Tellement j'étais libérée. Et le coup de vent, béat devant ma souplesse et mes aptitudes corporelles, a essayé d'exécuter quelques tours à son tour, mais comme il était un peu grassouillet, maladroit et plus du tout un enfant, il a échoué. Du temps où il était enfant et déjà grassouillet, son père l'empêchait de finir sa compote et imitait ses mouvements de bouche. Sa mère tenait sa langue amère de vipère et quand elle parlait d'amour, c'était uniquement pour les topinambours. Un jour, elle déclara : "J'aime les topinambours", mettant de la sorte fin à la question de l'amour. Et c'est ainsi qu'il entama sa quête du vent qui commença par une immense fureur à l'égard des parents et s'acheva dans une absolution totale, consentante, et dans la direction de l'usine de prothèses, avec fête de tous les sens à pleine bouche et bras ouverts, action de grâces aux fauteurs d'accidents sans lesquels il n'aurait jamais occupé cette place prospère et florissante. Auprès d'Osho, il apprit une technique sexuelle d'amour supérieur qui

consiste à synchroniser les pulsations du vagin avec le mouvement du pénis de manière que le couple atteigne un orgasme interminable et suprême. Il m'a raconté qu'ils devaient rester enfermés une journée entière, nus, enveloppés dans un drap avec une flopée de beaux et belles, mais pour son malheur, il était tombé sur une moche en sueur, cheveux courts et membres trapus, de sorte que trop occupé à regretter sa malchance, il avait eu bien du mal à jouir de la procédure sexuelle, alors pourquoi ne pas l'appliquer à présent ? Je n'avais pas d'objection de principe, mais je dois confesser avec une certaine gêne que j'avais une aptitude congénitale aux orgasmes en série, aptitude qui se révéla par hasard à la fleur de l'âge, dans une maison hiérosolymitaine décrépite, et non dans un stage pratique indien qui aurait coûté une fortune. Je ne voulais pas ajouter du malheur à son malheur. Nous sommes allés chez ma mère chevaline et affectueuse, dans sa maison chaotique et sa bibliothèque spirituelle. Tous deux avaient en grande estime Byron Katie, une femme plantureuse aux cheveux gris-bleu, au sourire américain provocant, qui prétendait avec une tendresse agressive que nos colères étaient sans objet ni sujet. Ni contre notre père violent qui est aux cieux, ni contre notre mère qui s'est répandue sur terre. Alors que faire désormais ? Rien. Rien ni personne contre qui s'énerver. Ainsi, pouvait-on enfin commencer à vivre. Et nous avons vécu. Environ deux semaines. Restaurants de poissons crus à profusion, culottes en dentelle, vin à gogo, sexe athlétique sur les meubles, cornets de glace et coups de langue, car il aimait les mangues. Et il a dit d'un air important qu'un jour il se lâcherait à l'intérieur. Et qu'il était très fidèle.

Comme un chien, mais en mieux. Se lâcher à l'intérieur voulait dire faire un enfant ensemble. Ce qu'il n'avait fait ni avec sa deuxième ni avec sa troisième femme. Sur la première, pas un mot. Quant aux deux autres, elles avaient le même prénom. Ayala qui veut dire biche. Il les appelait avec le plus grand sérieux Ayala I et Ayala II. Au bout d'un moment et plus, j'en ai eu assez des deux, parce que c'était il y a vingt ans, et depuis ? Et qu'était-il advenu de la première ? Dormir à côté de lui devenait difficile. Il émettait la nuit un ronflement aigu et grésillant qui ressemblait au bruit qui accompagnait son geste de la main le jour. Son corps s'étalait sur mon lit comme un cadavre insensible à mon corps qui bougeait et respirait à ses côtés. Il me comparait toujours en ma faveur à Ayala I et Ayala II, mais un jour je l'ai interrompu avec une rime : "Que font les biches dans leurs niches ?" et ça ne l'a pas fait rire du tout. Furieux, il m'a ordonné d'arrêter sur-le-champ et s'est aussitôt endormi comme une marmotte tombée du nid. Alors j'ai pleuré, il s'est levé, hirsute, sur ses jambes courtes et trapues, avec ses petits yeux de brute. J'ai oublié de préciser qu'il avait aussi une minuscule moustache. Il a dit qu'il n'aimait pas les pleurs. Le matin, il m'a emmenée visiter son usine de prothèses. Il y avait là-bas des monceaux de jambes et de bras en plastique rose, brun et jaunâtre, et je me suis dit que dans l'horreur, il y avait pire. Alors le déclic s'est fait dans ma tête : ce type était patron de dizaines d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants. Une jeune fille pâle et délicate, nez aquilin, belle tignasse noire et grands yeux apeurés, a fait tomber une caisse de paperasses du sommet d'un gros tas qu'elle traînait seule dans le couloir. Il